

TU MOURRAS À 20 ANS

De Amjad Abu Alala

Télérama¹



Un village au Soudan. On prédit que Muzamil, nouveau-né, mourra à 20 ans. Obscurantisme contre liberté : un premier film stupéfiant de profondeur.

La prophétie semble affliger tout le monde, même le chef religieux qui la formule sans crier gare. Pourtant, chacun paraît aussitôt l'accepter : il devient absolument certain que Muzamil, nouveau-né au début de l'histoire, mourra à l'âge de 20 ans. D'où un étrange suspense et une réflexion troublante sur la prédestination, superbement ancrés dans une contrée rare au cinéma, le Soudan. Ce pays limitrophe de l'Égypte (entre autres), le réalisateur de 37 ans, fan de Youssef Chahine, le revendique comme sien, même s'il a d'abord grandi à Dubaï.

Le récit décline subtilement les conséquences multiples de la mort annoncée. Le père, se jugeant trop vulnérable pour supporter une telle perspective, décide de s'exiler, loin de l'enfant et de sa mère. Devenu garçonnet, Muzamil se fait agresser par les écoliers, comme si son destin déjà scellé donnait aux autres des envies de meurtre. La mère vit, quant à elle, dans un deuil anticipé, ne cessant de compter les jours, dans l'attente de l'échéance fatale. Plus tard, Muzamil, ayant atteint l'âge de 19 ans, ne parvient pas à s'imposer auprès de celle dont il est amoureux et qui le croit, elle aussi, appelé à disparaître rapidement. Rattrapé par les religieux qui ont écrit sa vie à sa place, il est recruté à la mosquée... Seul un vieil athée cinéophile, hors de la communauté, exhorte le jeune homme à ignorer la prophétie et à lui opposer la pratique du péché.

Voilà un premier film qui impressionne par sa maîtrise et sa profondeur, sa rigueur et sa sensualité inopinée. Chaque piste suivie semble à la fois propre à l'histoire exceptionnelle du jeune « condamné » et ouverte sur des questions plus amples. C'est le combat éternel entre obscurantisme et rationalisme. Mais aussi l'opposition entre deux âges d'un pays d'Afrique – l'islam s'impose de plus en plus comme une religion d'État au Soudan, où l'application de la charia se renforce. Les images du cinéaste ne manquent pas d'audace transgressive, quand il suggère incidemment un désir homosexuel de l'imam devant le dénudé de Muzamil. Ou quand le jeune homme choisit de perdre sa virginité dans le lit d'une femme ayant l'âge de sa mère. Jusqu'au bout, une étincelle fragile de liberté demeure, et la malédiction inaugurale devient la métaphore de tous les interdits et les obstacles que l'on se donne à soi-même, comme pour s'empêcher de vivre. Avant de pouvoir un jour, à sa propre surprise, les dépasser.

Louis Guichard

TU MOURRAS À 20 ANS

De Amjad Abu Alala

L'OB

Premier film d'Amjad Abu Alala, ce récit inspiré par une nouvelle du grand écrivain Hammour Ziada fascine.

Avouons-le d'entrée: c'est le premier film soudanais qu'on ait jamais vu. Et c'est une très belle réussite, couronnée par le Lion du Futur, à Venise. Dans cette Afrique ravagée par les guerres, balayée par la misère, en prise avec un passé colonial insupportable, voici un village oublié, Aljazira, province qui fut autrefois le Sultanat Bleu, aux limites de l'Empire Ottoman. Là, alors que les fêtes rituelles se déroulent, un petit garçon, Muzamil, est marqué. Les augures lui prédisent sa disparition à l'âge de 20 ans, provoquant le départ du père, écrasé par la malédiction. Les années passent comme un été perpétuel.

Dans ce désert humain, Muzamil apprend à lire et à écrire dans la seule source de connaissances possible: le Coran. Pétri de religiosité, le jeune homme fait la connaissance d'un vieil homme qui a voyagé, et qui a ramené des films en 16mm. Il existe donc un monde, au-delà du village? Sur un écran en drap, des images tremblotantes de pays inconnus, de ports lointains, de foules bizarres, apparaissent...

Il y a là une quiétude, une paix apparente, sous un ciel de crépon, entre des cases de terre ocre, dans des ruelles moyenâgeuses. Le passé plane encore, avec le souvenir d'une immense civilisation nubienne disparue, la révolte du Mahdi au XIXe siècle, et, plus près de nous, la dictature d'Omar El-Béchar, coupable de crimes contre l'humanité. Par petites touches - camions qui passent, soldats en armes - cette violence sous-jacente est perceptible.

La rencontre interdite de Muzamil avec une jeune fille, Naima, cristallise le mal-être du jeune homme. Comme ces bouffées de poussière que le vent soulève, tout le monde intellectuel de Sakina s'effrite... **La fin du film est bouleversante, dans un désir brutal de liberté, hors de l'emprise des sourates. Comment ce message puissant (et salutaire) a-t-il pu se glisser dans un film produit par l'Égypte, le Soudan et les Émirats Arabes Unis? Miracle. "Tu mourras à 20 ans", une Nouvelle Vague? Un vrai coup de cœur.**

François Forestier

TU MOURRAS À 20 ANS

De Amjad Abu Alala



La fable du Soudanais Amjad Abu Alala sur un enfant lié à une prophétie funeste interroge l'emprise des religieux dans son pays.

Tu mourras à 20 ans investit une idée vieille comme la tragédie antique : le pouvoir le plus néfaste d'une prophétie tient à celui qu'on veut bien lui accorder. Ici inscrite dans le bel imagier d'un conte du Sahel, la réflexion se double d'un questionnement philosophique. Peut-il vivre, vraiment, celui qui aurait devant les yeux l'heure de sa mort, et s'y préparerait tous les jours ?

Nous sommes dans la province d'Al-Jazirah, dans une petite cité du Soudan arrosée par le Nil Bleu. Frappé par une prophétie de mort à sa naissance, Muzamil semble avoir été annulé dès l'origine, expulsé de l'insouciance dans laquelle folâtraient ceux qui ignorent le jour de leur trépas. Le compte à rebours qui le sépare de son dernier souffle – prédit par l'oracle du village pour le jour de ses 20 ans – noircit ainsi les murs d'une maison sarcophage. Et le jeune homme, qu'une mère en habit de deuil s'affaire à enterrer dans ses pensées tous les jours, chemine dans le film comme un gisant en puissance.

Une forme de vécu soudanais semble s'exprimer là, passé au tamis de la fable, et dégraissé de sorte à ce qu'il n'en reste que les lignes claires. L'existence carcérale de Muzamil, bientôt réduite à l'ascèse religieuse dans laquelle il se laisse dissoudre, réfléchit le drame d'une jeunesse tenue sous l'emprise des prêcheurs d'arrière-monde au Soudan, et dès lors hantée par l'idée de sa propre mort.

Au printemps, le pays se délivrait du joug d'Omar el-Béehir. De la chambre forte dans laquelle s'était vu cadenasser la liberté d'expression commencent à s'échapper quelques récits de cinéastes, nouvelles voix avec lesquelles compter (et conter) dans la résurrection d'un art sinistré. *Tu mourras à 20 ans* est de ceux-là, premier long métrage d'un Soudanais né aux Emirats arabes unis et retourné dans son pays, où il organise des ateliers d'apprentis cinéastes et programme un festival de films à Khartoum.

Traversé par de belles séquences qui semblent viser la matérialité du songe, le film d'Abu Alala fait retentir haut le désir d'émancipation d'un peuple cerné par les interdits religieux. Un homme aux mœurs de jouisseur qui vit en ermite à la lisière du village se fera ainsi receleur de rêves pour le jeune Muzamil, qui contracte à son contact le virus du cinéma et se prend à fantasmer d'ailleurs. L'artillerie du récit d'apprentissage tend à lui donner des allures d'apologue qu'il s'agit de décoder clés en main. **Mais la force du film, dédié aux résistants de la dictature soudanaise, vient de ce qu'il paraît ainsi tenaillé par la question de la croyance, ouvrant une lucarne sur l'expérience d'une génération exsangue.**

Sandra Onana

TU MOURRAS À 20 ANS

De Amjad Abu Alala

TRANSFUGE
Choisissez le camp de la culture

***Tu mourras à vingt ans*, premier long-métrage soudanais de fiction depuis plus de deux décennies, propose une envoûtante fable initiatique et politique.**

En décembre 2018, une révolution s'est mise en marche au Soudan pour destituer le président Omar el-Beshir, qui gouvernait le pays de manière autoritaire depuis plus de trente ans. Dans les mois qui ont suivi, deux films soudanais ont été remarqués sur la scène internationale – comme si un renouveau cinématographique avait préparé le renouveau politique. *Talking About Trees* a ainsi reçu le prix du meilleur documentaire lors de la Berlinale 2019, tandis que *Tu mourras à vingt ans* a été récompensé du Lion du futur lors du dernier festival de Venise. Leurs réalisateurs avaient une dizaine d'années au moment du coup d'État de 1989. Ils ont grandi et se sont formés sous la dictature. Plusieurs mois en amont de la révolution politique, ils se sont tous deux emparés de la caméra pour affirmer le pouvoir émancipateur du cinéma.

Dans un petit village de la province d'Aljazira, Sakira vient de donner naissance à un fils, Muzamil. Lors du baptême, le chef religieux local prédit que le fils mourra à vingt ans. Le père, incapable de supporter le poids de cette malédiction, s'enfuit. Sakira s'en retourne chez elle, seule, le nourrisson dans les bras. Générique de début. La prédiction scelle le destin de Muzamil en même temps que la narration de *Tu mourras à vingt ans*. Comment, et surtout pourquoi, raconter l'initiation d'un protagoniste qui ne deviendra jamais un homme ? C'est la possibilité même du récit qui semble être d'emblée condamnée.

Le film pourtant, aussi résolu que son personnage, creuse peu à peu son sillon narratif et esthétique. À l'aide de plans à la photographie très soignée, il raconte la quête de Muzamil, qui, à dix-neuf ans, cherche une figure paternelle et un sens à sa vie. Après les cours à l'école coranique, où il est un élève brillant, il travaille pour l'épicier qui lui demande de livrer de l'alcool – une denrée interdite – au vieux Suleiman, qui vit un peu en dehors du village et de ses normes. Dans cette maison à la décoration bohème et chatoyante, Muzamil découvre une autre perspective sur le monde. En complément à la formation littéraire qu'il reçoit auprès de l'imam, il apprend à compter. Tragique connaissance que celle grâce à laquelle Muzamil pourra dénombrer les jours le séparant de sa mort ? À moins qu'elle ne permette, au contraire, de déjouer la superstition...

Ce film initiatique qui se fait malgré tout, malgré la malédiction initiale et les superstitions, a bien sûr une dimension politique. Il exhorte une génération à qui la dictature semblait boucher tous les horizons à se tourner vers les arts et le savoir pour sortir de sa chrysalide, déjouer les tours de l'obscurantisme et se mettre à courir vers la lumière.

Louise Dumas

TU MOURRAS À 20 ANS

De Amjad Abu Alala



Une fable d'apparence toute simple pour rendre compte de l'extraordinaire complexité d'un pays déchiré et meurtri, le Soudan.

À la naissance du héros, Muzamil, un derviche s'évanouit pendant une danse rituelle et le chef du village prédit la mort du nouveau-né quand il aura 20 ans. Son enfance, son adolescence et l'existence de ses proches sont conditionnées par cette prédiction. Son père quitte le village pour aller travailler à la grande ville et sa mère ne l'envoie pas en classe – à quoi bon, s'il ne parvient jamais à l'âge adulte –, jusqu'à ce qu'il soit enrôlé dans une école coranique, où d'ailleurs il excelle. Ni ses camarades, ni son amoureuse d'enfance ne le prennent au sérieux. Il atteint 19 ans et une rencontre va changer sa vie, celle d'un vieil homme reclus qui vit en paria avec ses souvenirs et ses « péchés » : l'alcool, la luxure, la musique... et le cinéma. Paradoxalement, le jeune protagoniste découvre que cette prophétie qui l'a jusqu'ici emprisonné peut devenir la source même de sa liberté, puisqu'il n'a pas à se soucier de l'avenir. Comme si, avant la date anniversaire fatidique, il était indestructible !

Un récit hiératique désamorce le compte à rebours que figurent des traits journaliers gravés sur un mur par la mère résignée. Les acteurs (mélange de professionnels et de non-professionnels) donnent corps, avec réalisme et conviction, à un conte philosophique dont le dénouement parvient à déjouer toutes les attentes. L'image (signée Sébastien Goepfert) contraste violemment les extérieurs brûlés par le soleil, rehaussés de chatoyants costumes, avec des intérieurs confinés ou protecteurs, dont l'obscurité est propice au mystère comme à l'enchantement. Le rêve reste ainsi indissociable du réel, c'est une des principales qualités de ce premier long métrage qui collectionne les récompenses : Lion du futur à Venise, Grand Prix à Amiens... Son metteur en scène, Soudanais élevé à Dubaï, admirateur de Chahine et de Kiarostami (on pense aussi aux premiers Kusturica), s'active inlassablement pour que naisse un véritable cinéma national : il programme un festival à Khartoum, produit les projets de ses condisciples, milite pour la transition démocratique de son pays, amorcée alors que ce beau film était en train d'être réalisé. Vaste et louable ambition !

Yann Tobin

TU MOURRAS À 20 ANS

De Amjad Abu Alala

Le Journal du Dimanche

Victime d'une malédiction proférée par un chef religieux, une femme élève seule son fils, convaincue qu'il mourra à 20 ans ... Primé à Venise (meilleur premier film), ce conte soudanais aborde avec tact le poids des croyances dans une région du monde sous l'influence du soufisme, variante mystique de l'islam. **Avec des acteurs et une mise en scène magnifiques de tenue et d'éclat, il s'arroge le pouvoir de nous embarquer dans une tout autre façon de sentir le monde et d'appréhender la vie.** Au passage, il interpelle une société complexe où penser par soi-même relève du pari à haut risque. Mais son existence et son propos suggèrent que l'éveil par les arts et la culture reste possible.

Alexis Campion

Le Monde

Le chef religieux d'un village soudanais prédit à une mère que son nouveau-né, Muzamil, ne vivra que jusqu'à sa vingtième année. Premier long-métrage de Amjad Abu Alala et huitième film jamais produit au Soudan, ce récit d'apprentissage gangrené par une superstition collective condamne son héros à vivre à l'intérieur d'une temporalité de mort-vivant. **Fable politique, film de zombie, chronique sociale, tragédie : le film parvient à faire coexister toutes ces states de récit en les enserrant dans une mise en scène élégante et maîtrisée.**

Murielle Joudet

TU MOURRAS À 20 ANS

De Amjad Abu Alala



Il n'y a pas d'industrie du cinéma au Soudan et ce film est le huitième jamais produit dans un pays qui vient de connaître de grands bouleversements après trente ans de pouvoir islamiste. Son récit peut parler à toutes les civilisations : comment un être peut-il vivre quand une condamnation a été prononcée (ou imaginée) sur son berceau ? Dans les tragédies grecques, les contes de fées, la psychanalyse, la question est centrale. Ici, un devin soufiste a annoncé à ses parents que Muzamil mourrait à vingt ans. Le père quitte rapidement le petit village, la mère élève seule l'enfant maudit. Celui-ci étudie consciencieusement le Coran, ose à peine tomber amoureux d'une voisine, est bouleversé dans ses certitudes par un personnage transgressif qui boit de l'alcool, fréquente une prostituée et surtout lui montre à l'aide d'un projecteur antédiluvien des images de cinéma ! **Tout est à la fois élégant, maîtrisé, émouvant et délicat dans cette opera prima d'Amjad Abu Alala. Ses comédiens, amateurs et admirables, servent un récit complexe et séduisant de bout en bout. Sa confiance dans le cinéma est enthousiasmante.**

René Marx

PREMIERE

Lion du futur lors de la dernière Mostra de Venise, ce premier film soudanais révèle un cinéaste à suivre, Amjad Abu Alala. Il raconte l'histoire de Muzamil, un enfant frappé d'une malédiction. À sa naissance, un derviche s'est évanoui, accomplissant une funeste prophétie : la mort programmée de Muzamil, à 20 ans. Dans la foulée de cette annonce, le père disparaît tandis que la mère se drapait de noir pour toujours. Dix-neuf ans plus tard, Muzamil est un jeune homme hanté par sa mort prochaine que l'amour de la belle Naima n'arrive pas à soulager ... **Remarquablement écrit (un personnage de marginal, conscience du héros, vient notamment aérer le récit) et mis en scène, le film dénonce de façon feutrée le poids des traditions qui pèse sur le quotidien des populations rurales. Une révélation.**

Christophe Narbonne